

L'actualité est et sera encore longtemps à Saint-Saëns. Sa personnalité était tellement accusée, tellement originale, que toutes les conversations avec lui devenaient intéressantes dès les premiers mots échangés. Un entretien que j'eus avec lui, il y a bien longtemps, fut si caractéristique à cet égard, que les paroles prononcées à cette occasion par le vieux maître (il avait alors 75 ans révolus) sont restées gravées dans ma mémoire comme conservées par un phonographe. En voici le résumé succinct :

Lorsqu'au printemps de 1910 l'Exposition d'Art de Munich fit appel à la Société des Amis de la Musique pour l'organisation d'un festival de musique française contemporaine, Saint-Saëns (ainsi que d'ailleurs MM. Fauré et Widor) voulut bien promettre son concours personnel et la date des cinq concerts fut fixée pour le courant de septembre. En même temps un premier projet de programme avait été élaboré.

Ce projet toutefois dut être remanié dès le mois de juillet, faute d'avoir trouvé des chœurs suffisamment stylés pour deux œuvres importantes envisagées primitivement, savoir *Les Béatitudes* de César Franck et le *Requiem* de Fauré.

Par déférence pour un maître tel que Saint-Saëns, je crus de mon devoir — ayant été chargé du remaniement des programmes — de lui soumettre les modifications qu'on y avait apportées et dès ses premières paroles je vis se manifester les traits bien connus du caractère du maître, son esprit mordant, ses préférences et ses antipathies impulsives. Cest ainsi que, lui ayant dit l'impossibilité de donner l'audition intégrale des *Béatitudes*, il m'interrompit en s'exclamant : « Tant mieux, on s'embêtera un peu moins » (textuel).

Mais, et comme pour pallier ce jugement sévère à l'égard de son grand contemporain disparu, il ajouta aussitôt : « Quel dommage que du même coup le *Requiem* de Fauré doive tomber ; tâchez au moins de conserver le *Pie Jesu* qu'on pourra chanter en solo avec accompagnement d'orgue ; c'est une page absolument exquise »...

Poursuivant l'analyse des nouveaux programmes, j'expliquai que le projet primitif comportait pour le 2^e concert les trois symphonies françaises les plus réputées, à l'exclusion de toute autre œuvre ; il s'agissait de la sienne en *ut* mineur avec orgue, de celle de César Franck et celle de M. Vincent d'Indy sur un thème montagnard (projet abandonné sur ces entrefaites). Il fit aussitôt cette amusante comparaison : « C'eût été une hérésie : ne dirait-on pas d'un dîner composé de trois rôtis »...

Avant que je n'eusse terminé l'énumération des œuvres définitivement envisagées, il m'interrompit en me faisant observer qu'un nom parmi les compositeurs français manquait,

— celui de M. Théodore Dubois — et que c'était là une lacune regrettable. Je pus lui prouver qu'il se trompait et que j'avais moi-même tenu à inscrire l'ouverture de *Frithjof* au programme du 3^e concert. Il s'en montra si heureux, qu'il alla jusqu'à me serrer la main en me disant : « Cela, c'est gentil et je vous en remercie » (toujours textuel).

Cette citation ne prouve-t-elle pas combien la bonté et le sentiment de confraternité pouvaient s'allier chez le vieux maître à ce qu'on a souvent qualifié de « rosserie » dans ses jugements.

Combien par ailleurs sa conversation était toujours intéressante, ses propos marqués au coin d'observation pénétrante et si personnelle. Il me souvient qu'à je ne sais plus quel propos, je lui fis remarquer que la Sonate pour piano seul était de plus en plus négligée, alors que celles pour piano et violon ou violoncelle voyaient le jour en abondance. J'ajoutai qu'à la vérité il pouvait sembler téméraire de s'attaquer à ce genre où Beethoven avait produit tant de chefs-d'œuvre. Et lui de répondre aussitôt dans son langage familier et bourru : « C'est vrai, ce *bonhomme* a tué la sonate »...

J'arrête là ces souvenirs. Puissent-ils, ajoutés à tous ceux qu'a suscités la glorieuse personnalité de la longue carrière du maître, compléter l'image que la postérité pourra se faire d'une des figures les plus marquées de notre temps.